



**L'île des anamorphoses**  
version de Gilles Tournant  
**La vérité sur Maurice**

Jul Ouroboros avait une vie très organisée. Il respectait de façon presque maniaque un immuable calendrier établi des mois à l'avance. En septembre, il attaquait la recherche d'une intrigue pour son futur roman. Il en constituait ensuite la structure, travail qui le menait environ jusqu'à fin octobre. Puis il avait novembre et décembre pour faire toutes les recherches nécessaires sur les lieux, les dates, les personnages. Il constituait sur son ordinateur personnel des dossiers remplis de pages internet copiées collées : des photographies, des cartes, des plans, des itinéraires, des appartements, des biographies de gens plus ou moins célèbres qui auraient pu inspirer de près ou de loin ses personnages. Ces dossiers lui permettaient de pouvoir partir au bord de la mer dès les fêtes passées, seul, sans connexion internet ni télévision, dans une villa ou un appartement loué pour se consacrer exclusivement à l'écriture à raison de trois mille mots jour, sans interruption. Que cela lui prenne deux ou dix heures, il ne s'arrêtait pas avant que le compteur en bas du fichier Word n'affiche trois mille mots de plus. Il achevait ainsi son tapuscrit mi-février. Il l'envoyait directement à son agent qui le lisait et qui procédait avec lui aux corrections durant la promotion du livre précédent, qui sortait toujours dès les premiers jours d'avril. Les salons du livre, signatures en librairie aux quatre coins de la France, conférences et autres rencontres avec les lecteurs leur laissaient du temps, tôt le matin et tard le soir, dans les hôtels, les salles de conférences et autres médiathèques pour peaufiner ensemble le roman suivant. Puis c'était le temps des vacances de début juillet à fin août. C'était ce qu'il avait coutume d'appeler une année bien remplie, sans temps mort et surtout très rémunératrice.

Ses livres se plaçaient en tête des ventes dès leur parution début mars, et ne quittaient le podium qu'à la rentrée de septembre. Le premier tirage était fixé depuis quelques années à deux cents mille exemplaires, et deux tirages supplémentaires étaient nécessaires avant les provisions estivales des vacanciers. Depuis deux ans, on avait baissé un peu ces tirages, non pas à cause d'un revers de médaille récent qui aurait vu ses lecteurs se détourner de lui, mais au contraire parce qu'ils étaient plus nombreux : aujourd'hui munis de tablettes et autres liseuses, ils téléchargeaient son nouveau livre dès sa sortie. Le site de la Fnac avait eu quelques problèmes de fonctionnement le



premier avril à minuit dix à cause de l'affluence de ses fans, trop nombreux à vouloir un téléchargement au même moment.

Et c'est donc quelques jours après avoir pris possession de sa somptueuse villa, au lieu-dit *Baie du Tombeau*, soit sur la plus belle plage de l'Île Maurice, puisque que c'est depuis icelle que l'on peut admirer les plus beaux couchers de soleil, en ce début du mois de janvier, que notre écrivain, rejoignant son luxueux mausolée dédié à l'écriture, après sa marche matinale sur la plage, aperçut de loin un homme qui sortait, un gros sac noir en bandoulière, d'une porte secondaire du mur d'enceinte. Il tenta de l'apostropher, voulant lui demander ce qu'il faisait chez lui. Mais le moteur de la vieille mobylette couvrit sa voix et le véhicule disparut, comme le contenu du sac, dans un nuage de poussière.

Jul se précipita dans l'immense pièce principale de la maison. Sur la vaste table en ébène de Madagascar qu'il avait aménagée en bureau en y disposant un pot de dix crayons à papier HB parfaitement taillés, un autre pot de douze feutres noirs Tempo, un troisième contenant le même nombre de feutres rouges de la même marque, quatre ramettes de papier A4 grammage cent-dix encore empaquetées et un taille-crayon à manivelle, ne manquait que l'ordinateur portable. Qui contenait non seulement les quelques trente premières pages de son nouveau roman, mais surtout le dictionnaire Robert téléchargé avant de quitter Paris, dictionnaire rassemblant les synonymes, antonymes, expressions, locutions, analogies et autres thésaurus, dont il achetait toujours la dernière version avant de partir pour écrire loin de Paris, car il exigeait avec vigueur que la villa louée à cet effet ne soit pas reliée à internet pour favoriser son isolement et se centrer sur le livre à venir.

Il n'avait, par conséquent, pas eu la possibilité d'envoyer de fichier des premières pages en format PDF à son adresse personnelle et la seule sauvegarde existante de celles-ci était sur une clé USB, laissée accrochée à l'ordinateur au petit matin et dont il ne voyait aucune trace sur son bureau, resté par ailleurs parfaitement ordonné. Les éléments négligés par le voleur pour leur piètre valeur n'avaient pas bougé de leur place assignée ; seule la place centrale de la table, devant la chaise en paille recouverte d'une toile de coton, était vide, béance soulignée par le fil secteur toujours tenu à la prise murale et dont l'embout orphelin semblait chercher la bouche à nourrir. Jul n'avait qu'à s'en prendre à lui-même : partir se promener en laissant tout ouvert était une habitude qu'il avait prise en venant sur cette île pour la troisième fois. À Paris, cela ne viendrait à



l'idée de personne. Mais ici, à Maurice, il ne s'était jamais méfié et avait toujours agi de la sorte. Aujourd'hui, cette île l'avait trahi. Il ne lui restait plus qu'à appeler la police.

Dans l'entrée de la maison, un meuble téléphone, comme on n'en trouvait plus en France, occupait la place centrale face à la porte d'entrée. Ce meuble en osier était composé pour moitié d'un banc surmonté d'un coussin à rayures jaunes et orange, et pour l'autre moitié de deux tablettes. Celle du bas soutenait un vieil annuaire jauni et fatigué, et la tablette supérieure servait de soutien à un napperon à fleurs brodées surmonté d'un téléphone à cadran en bakélite noire. Il prit place sur le coussin et sortit l'annuaire.

Le jour de son arrivée, les livreurs avaient déposé devant le seul mur libre de cette même entrée, le mur de gauche en entrant, la cantine qui le suivait dans tous les endroits où il écrivait, transportée par conteneur depuis Paris. Jul avait pris soin de l'expédier précisément treize jours avant son propre départ en avion pour être sûr qu'elle fût déposée dans son lieu d'écriture le soir de son arrivée. Cette malle, sorte de bibliothèque personnelle ambulante, contenait toujours un exemplaire de chacun des romans suivants : *La Vie Mode d'Emploi* de Georges Perec, *La Recherche du Temps Perdu* de Marcel Proust, *Les Faux-Monnayeurs* d'André Gide, *La Peste* d'Albert Camus, *Fictions* de Borges, *Don Quichotte* de Cervantès, *Les Fruits d'Or* de Nathalie Sarraute et *Les Désenchantées* de Pierre Loti. Son éditeur, qui prenait en charge les frais d'expédition de la malle, lui avait suggéré plusieurs fois d'utiliser les moyens modernes, tablette ou autre Kobo, qui lui auraient permis d'avoir toutes ses œuvres avec lui dans deux cent quatre-vingt-dix-huit grammes maximum, housse en cuir pleine fleur protégeant la tablette incluse. Inutile. Sur ce sujet, Jul était inflexible. Il avait besoin de ses livres personnels, ceux qui étaient cornés, qu'il avait feuilletés à l'envi. Pour certains de ses passages préférés, il connaissait le numéro de page précis ou tout au moins savait se situer dans la géographie particulière des éditions qu'il possédait.

3

Assis donc sur le coussin du meuble-téléphone, il remarqua que le couvercle de la malle était de guingois. Vous l'aurez compris, il n'était pas dans ses habitudes de refermer quelque chose à moitié. Tout chez Jul était toujours rangé à sa place, les boîtes closes correctement, les pieds de table alignés aux rainures du parquet, le bouchon du tube de dentifrice toujours revissé à fond et la tasse de thé lavée, essuyée et rangée aussitôt son contenu ingurgité. Quelqu'un avait donc touché à sa malle.



Il s'y précipita et ouvrit le couvercle. Elle contenait toujours ses pulls légers, ses tee-shirts, ses shorts et maillots de bains, ses pantalons de toile, ses chemises, ses chaussures, ses paires de lunettes ainsi que la vieille photo de Marie, photo découpée dans *Elle* il y a une bonne dizaine d'années, quand celle-ci était encore mannequin. Mais elle ne contenait plus aucun de ses livres préférés qui occupaient un casier en bois spécialement fabriqué par lui, aux dimensions exactes et reproduisant des étagères de bibliothèque lui permettant de retrouver chaque ouvrage de façon rapide, ceux-ci étant bien sûr classés par ordre alphabétique. Le casier était vide.

Il se rappela maintenant que l'homme qu'il avait vu fuir portait un sac en bandoulière d'une dimension conséquente. Aucun doute, en plus de l'ordinateur, le voleur avait pris tous ses livres. Curieux.

En réfléchissant de façon basement matérielle, la totalité du coût de tous ces livres, même si deux Pléiade en faisaient partie, les autres n'étant que des livres de poche, n'atteignait pas une valeur marchande élevée. En revanche, même si Jul n'était pas snob au point de se fournir chez les créateurs, ses vêtements représentaient une somme conséquente. Il faisait partie de ces gens du onzième arrondissement qui choisissent toujours les mêmes vêtements monochromes (vendus froissés afin que personne ne se rende compte qu'ils sont neufs) et qui les accumulent afin d'avoir à disposition dans leur penderie plusieurs jeans noirs et pulls gris indépendamment de leur passage au pressing. Bref, ses vêtements ajoutés aux lunettes qui se trouvaient toujours dans leurs étuis bien en vue dans la malle, étuis sur lesquels figurent en gros *Zadig et Voltaire* et *Prada*, tout cela représentait une somme bien plus conséquente que ses vieux bouquins. Alors qu'il se posait des questions sur les motivations de son voleur, Christophine, sa cuisinière et femme de ménage fit son entrée.

– Oh la la ! Vous m'avez fait peur ! Ben alors ! Qu'est-ce que vous faites là, assis ainsi, dans l'entrée ?

– Allo Jul, c'est moi. Je ne te réveille pas ? Tu as bien dormi quand même ?

C'était Marie pour l'appel du matin.

– Oui, finalement assez bien. J'ai fermé tous les verrous de la maison. Christophine m'a accompagné chez les flics hier après-midi. J'ai fait une déposition. Ils ne semblaient pas très concernés. Ils m'ont laissé peu d'espoir de retrouver mon ordinateur. On verra bien.



Marie énuméra quelques éléments, sans importance pour autrui mais nécessaires pour la saine entente d'un couple, sur la soirée de la veille et sur la qualité de son sommeil avant de raccrocher.

Il se rendit à la cuisine pour faire du thé. Muni de sa tasse brûlante, il se dirigea vers la véranda pour profiter du soleil encore doux du matin et de la vue sur la mer. En passant, il jeta un coup d'œil pour vérifier la présence, au centre de la grande table de bois du nouvel ordinateur acheté hier soir à Port Louis. Le même exactement. Il s'installa sur le fauteuil. Le rotin était un peu rêche sur ses avant-bras et sous ses cuisses. Le sol en bois était déjà chaud. Le vent soufflait. Les branches des palmiers tordues semblaient presque se briser, mais reprenaient leur place et leur forme comme par habitude, comme pour dire « ce n'est pas un coup de vent qui va nous emporter ». Un pêcheur soutenant une nasse à moitié remplie marchait les pieds dans l'eau, à l'endroit où les vagues se brisent, se dirigeant certainement vers le restaurant voisin.

Jul pensa au travail qui l'attendait. Il allait devoir tout retrouver, tout réécrire. Il devait faire confiance à sa mémoire. Il n'arriverait pas à réécrire le même texte exactement, il en était sûr.

Des morceaux d'ananas, de mangue et de kiwis, préparés la veille par Christophine, l'attendaient dans le réfrigérateur. Il les déposa dans une coupelle et s'installa face à l'ordinateur. Il l'alluma. Il n'était pas encore bien réveillé. Sur le fond d'écran, apparaissaient trois icônes : *roman*, *roman modifié par moi* et *bibliothèque*. Il se frotta les yeux. Hier soir, il avait allumé ce nouvel ordinateur juste pour vérifier son bon fonctionnement. Et il ne se souvenait pas avoir créé ni fichier, ni dossier. Il ne comprenait pas. Il se décida alors à explorer. Il cliqua d'abord sur *roman*. C'est son propre roman qu'il retrouva, le fichier tel quel, celui sur lequel il avait travaillé depuis qu'il était ici. Toujours déconcerté, il ouvrit le fichier intitulé *roman, modifié par moi* et tomba sur le même texte, mais isolé à gauche d'un trait central et, à droite des mots en rouge, en italiques, des *NON* suivis de nombreux points d'exclamation, des *OUI* aussi, des *Ça, c'est super*, des *ah ! oui !...* Enfin, il cliqua sur *bibliothèque* et trouva dans ce dossier toute une liste de romans, certains connus de lui, d'autre non, aux formats EPUB ou PDF.

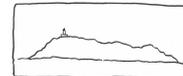
Il éteignit l'ordinateur. Il le débrancha. Il l'inspecta dans tous les sens. Il était gris avec une pomme blanche, comme il y en a beaucoup. Il était neuf donc n'avait aucune



marque distinctive. Comment différencier deux ordinateurs portables de la même marque achetés à une semaine d'intervalle, l'un à Paris, l'autre à Port-Louis ? Il fila dans la chambre, retrouva la facture délivrée la veille au soir par le magasin de Port-Louis. Sur cette facture figurait un numéro de série. Il vérifia : ce n'était pas le même. Il élaborait donc ses premières hypothèses : l'ordinateur qui était devant lui était l'ordinateur acheté à Paris, sur lequel il avait commencé son nouveau roman. Il lui avait été volé hier mais lui aurait été ramené. Pendant la nuit, quelqu'un aurait procédé à la lecture de son manuscrit, y aurait apporté des corrections et aurait ajouté une bibliothèque numérique. Il avait pourtant fermé avec précaution la maison hier soir et ce matin tous les verrous étaient intacts. Le voleur inconnu se serait introduit et aurait échangé les ordinateurs pendant la nuit. Dans quel but ? Dans celui de récupérer un appareil neuf ? Cela lui semblait bien compliqué et surtout l'inconnu serait très informé de ses activités.

Il décida de fureter dans le dossier *bibliothèque* de cet étrange ordinateur à la recherche d'un indice. Il contenait un certain nombre de romans, dits classiques, des littératures du monde entier. La plupart lui étaient connus, au moins par leurs titres, si ce n'est par la lecture. En revanche, il fut d'abord surpris, ensuite très intrigué par un certain nombre de titres et de noms d'écrivains qu'il n'avait jamais vus de sa vie. Ses études de Lettres, son job d'étudiant dans une librairie, sa première vie professionnelle de prof de lettres et sa deuxième vie d'écrivain l'avaient tenu toujours très proche des livres. Malgré tout, il se pouvait que quelques noms lui aient échappé. Son attention se porta sur un fichier. Il avait pour titre *L'Insurrection des Tuiles*, pour nom d'auteur Hubert Vallier et pour date d'édition 1819. Il n'avait jamais entendu parler de cet auteur. La consonance de son nom lui laissa penser qu'il était Français. Après tout, il se pouvait qu'il fût partie de ces auteurs lus à leur époque et complètement oubliés aujourd'hui. La table des matières annonçait trois tomes. Il commença la lecture du premier nommé *Le Livre achevé*.

C'est la sonnerie du téléphone qui le fit sortir de sa lecture. Le jour avait nettement faibli, ce dont il ne s'était pas rendu compte. Il avait donc lu une large partie de la journée. Le compteur affichait le numéro de page 595 sur 1662. Il répondit : c'était Marie pour l'appel du soir. Il n'arrivait pas à lui parler, il ne pouvait rien lui raconter, de peur qu'elle le prît pour un fou. Ces deux ordinateurs qui se confondaient dans son esprit, son manuscrit corrigé et annoté, sa maison visitée pendant la nuit, et puis surtout

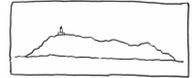


la lecture de ce roman, quel roman !, prenant, haletant et qui lui laissait un sentiment si particulier de proximité. Il aurait dû d'ailleurs l'appeler livre, car il ne pouvait discerner s'il s'agissait d'une autobiographie ou d'une fiction.

On y suivait les pérégrinations d'un homme d'une trentaine d'années, italien par son père et polonais par sa mère, tour à tour écrivain, précepteur, journaliste et espion qui parcourait l'Europe, au gré de ses rencontres amoureuses féminines et masculines et de ses implications politiques, contrebandières et judiciaires. La particularité du récit résidait dans le fait qu'il était écrit à la première personne du singulier dans les chapitres pairs, tous imprimés en italiques. Dans les chapitres impairs, le récit continuait mais à la troisième personne du singulier, pour décrire les faits et gestes, et livrer les pensées du même personnage.

Son esprit préoccupé lui laissait une oreille distraite pour Marie. Elle lui racontait sa journée parisienne, journée habituelle si ce n'est quelques difficultés éprouvées avec un textile qui ne se plissait pas comme elle le voulait. Elle avait le projet de réaliser une robe dont le tissu plissé respecterait au millimètre les rayures imprimées sur le dit tissu. Ainsi les spectateurs installés à droite du podium lors du défilé verraient une robe noire, alors que les spectateurs de gauche, une robe rouge. Et vice versa, lorsque le mannequin aurait fait demi-tour. Marie continua à lui expliquer comment, avec le fer à repasser, sa couturière avait tenté de plisser le tissu correctement afin de réaliser le visuel voulu, mais déjà il ne l'écoutait plus. Vite, il voulait reprendre la lecture de ce roman mystérieux, remonté des limbes du dix-neuvième siècle, mais avec un autre projet de lecture que Marie avait suscité sans le vouloir : il allait entamer la lecture du tome deux, en ne lisant qu'un chapitre sur deux, soit pour commencer les chapitres impairs, afin de voir si les chapitres pairs à la première personne n'étaient qu'ellipses et autres réflexions du narrateur inutiles à l'intrigue très dumasienne des seuls chapitres impairs. Et là, il se mit à rêver du roman sublime, qui raconterait trois histoires différentes, selon que l'on lirait ou les chapitres pairs seulement ou les chapitres impairs ou tous les chapitres.

Marie dut sentir qu'il n'était pas entièrement impliqué dans ses difficultés, car elle abrégea très vite la conversation. Elle connaissait depuis de longues années son avaricieuse loquacité pendant ses périodes d'écriture, comme s'il avait peur de gaspiller les mots en les envoyant dans les airs plutôt que de les fixer sur un support qui les immortaliserait à jamais.



Téléphone coupé, il reprit sa lecture. Il ne lui restait que quelques pages du Tome Un. Il les termina rapidement. Le dernier chapitre, le quarante-deux, était donc écrit à la première personne. Il fut étonné de lire :

*Il ne sait pas s'il va survivre. En ce 31 décembre 1819, ses heures sont comptées. Il se dit que le dernier jour d'une année est peut-être un bon jour pour mourir, puisqu'il n'est plus capable de supporter la vie pour une année de plus. Il se meurt.*

Jul revint au début du livre. Il vérifia la date d'édition, inscrite en page de garde : 1819. En manipulant l'ordinateur pour trouver la dernière page du fichier EPUB, (il regrettait vivement de ne pas avoir un vrai livre entre les mains, un livre avec une jaquette, un livre en papier, qu'il pourrait feuilleter, qu'il pourrait sentir, dont il pourrait vérifier l'ancienneté à son papier jauni), il trouva la dernière page du fichier :

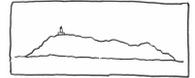
*Achévé d'imprimer en décembre 1819 en Espagne par LITOGRAFIA ROSES, Gava (08850).*

Il ne comprenait pas. À quel moment, les deuxièmes et troisièmes tomes avaient-ils été écrits ? Quand allaient-ils se passer ? Il reprit la table des matières. Le Tome Deux se nomme *Le Livre préexistant*, le Trois *Le Livre incessant*.

Il gagna la cuisine, ouvrit le réfrigérateur. Une assiette recouverte d'un film transparent contenait un ragoût et un gratin de christophines, préparés par sa cuisinière préférée du même nom, qui excellait logiquement dans cette préparation. Il fit passer l'assiette par le micro-onde et retrouva rapidement sa place précédente, confortablement installé en tailleur sur le Chesterfield du salon, ordinateur sur les genoux, assiette et verre de vin sur le large accoudoir, prêt à reprendre sa lecture.

Il avait laissé le héros, évadé de justesse d'une prison, en exil dans une île anglo-normande, où il avait trouvé refuge dans un grand domaine, dans la grange plus exactement, où les différents habitants du domaine, du maître à la soubrette, de la fermière au domestique, lui rendaient visite pour lui offrir les diverses nourritures terrestres en leur possession, chacun selon sa richesse et ses capacités. Curieusement, le début du Tome Deux commençait en Amérique du Sud, dans un pays imaginaire, où il n'était pas rare d'emprunter des tapis volants pour se déplacer. Il ne lut donc que les chapitres impairs, à la troisième personne. Et s'endormit dès le chapitre cinq.

Le lendemain, dès son réveil, il reprit la lecture. Il était excité par la découverte de cet écrivain dont il n'avait jamais entendu parler et dont le style lui semblait en tous points



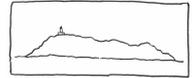
remarquable. Mais la lecture des chapitres impairs du Tome Deux n'était pas aussi stimulante que celle du Un. Il avança quand même mais n'était pas aussi passionné par les aventures de son héros. Il y avait même parfois des passages très difficiles à suivre à cause du grand nombre de personnages présents, personnages nommés et caractérisés, mais pourtant difficilement identifiables et distinguables, même par un lecteur très attentif. Et puis, les chapitres devenaient de plus en plus courts, comme s'estompant, laissant le lecteur dans une impasse narrative. Le dernier chapitre impair n'étant composé que d'un mot : *il* suivi de points de suspension.

C'est Christophine qui l'interrompt, interruption plaisante, car Jul était heureux de parler à quelqu'un, du temps qu'il faisait, de l'affluence au marché et du menu, bref, du monde réel.

À son départ en début d'après-midi, il se réinstalla avec le Tome Deux, décidé cette fois à le reprendre depuis le début en ne lisant que les chapitres pairs, ceux à la première personne. Idée d'autant plus excitante qu'en consultant la table des matières, il s'était rendu compte qu'ils étaient inversement proportionnels aux chapitres impairs, soit de plus en plus longs.

Ce furent ses yeux qui le rappelèrent à la réalité : le jour était presque tombé totalement et il ne pouvait plus lire sans éclairage. En consultant sa montre, il se rendit compte qu'il venait de lire plus de cinq heures sans interruption. Une lecture qui l'avait fait décrocher de la vie, qui l'avait plongé dans une intrigue et dans les tréfonds de l'âme humaine comme rarement il en avait connu depuis... depuis très longtemps, depuis ses grandes lectures de jeunesse, depuis *Belle du Seigneur*, depuis *La Montagne Magique*, depuis *Les Liaisons Dangereuses*, depuis *La Recherche du Temps Perdu*. Les chapitres pairs, à la première personne donc, étaient racontés par un narrateur d'une façon hors du commun, d'un regard sur le monde absolument intelligent et visionnaire, d'une implacable lucidité sur lui-même et sur ses contemporains, et dont le sens du récit vous tenait en haleine, vous amusait, vous perturbait, vous... bref, vous transportait, vous transformait. Si Jul avait eu connaissance de la biographie de cet auteur, il aurait presque pu croire à une sorte d'autofiction avant l'heure.

Il sortit sur la terrasse. Le soleil était déjà couché. Pour la première fois depuis son arrivée sur l'île, il avait manqué son rituel : bière Phoenix sur la terrasse face au coucher du soleil. Il réfléchit un instant, et ne put concevoir, en réintégrant la réalité, qu'un tel



livre, si éclatant d'intelligence et si prenant lui ait échappé, qu'il n'en connût pas l'existence, qu'il n'en eût jamais entendu parler, qu'il ne figurât dans aucune des listes de livres préférés des écrivains ou des revues littéraires.

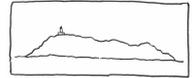
La sonnerie du téléphone le délivra de ses réflexions. C'était Marie. La tentation était trop forte. Il lui demanda, ce qui l'étonna beaucoup car elle connaissait son besoin d'exil numérique pendant les périodes d'écriture, de chercher sur Google le nom d'*Hubert Vallier*. Sans poser de question, elle s'exécuta et tomba sur un producteur de champagne à Reims, un coach d'entreprise de Bordeaux, et sur trois autres *Hubert Vallier* inscrits sur Facebook et autres LinkedIn. Mais aucun écrivain de ce nom, et donc pas de lien vers Wikipédia.

Il passa la nuit à lire, relire, dans tous les sens, juste les chapitres pairs, puis les chapitres impairs, puis finalement choisit les chapitres à la première personne beaucoup plus intéressants. Il n'en revenait pas d'une telle modernité dans l'écriture. Il dû s'endormir au petit matin. Lorsqu'il se réveilla, il avait les traces des touches de l'ordinateur sur sa joue droite. C'est Christophine qui lui fit remarquer. Lorsqu'elle lui eût servi son café, qu'il l'eût bu et se sentit un peu réveillé, il remarqua la nonchalance inhabituelle de Christophine. Il soupçonna que quelque chose ne tournait pas rond, car celle-ci, au lieu de fureter dans toute la maison avec son plumeau et ses chiffons doux, s'était assise avec lui autour de la table de la cuisine, avait posé devant elle quelques légumes qu'elle venait de laver, et les essuyait d'un torchon inattentif et distrait, en regardant par la fenêtre et en essayant le plus possible de ne pas croiser son regard.

– Vous semblez contrariée, Christophine, je me trompe ?

Sa remarque provoqua chez elle une mélodie ininterrompue, comme le flot d'un torrent après un gros orage.

– Oh la la ! Monsieur Jul ! Ça se voit tant que ça ? Boudi, je suis inquiète, ça c'est sûr. C'est mon petit. J'ai peur qu'il tourne mal. Il ne fait rien de la journée. Il passe son temps dans les livres, enfermé dans sa chambre. Il a des nouveaux livres cachés sous son lit. Je les ai trouvés hier en faisant le ménage. Il a aussi un ordinateur, exactement comme le vôtre. Et c'est sûr que c'est mal acquis, car il ne travaille pas, et moi, je ne peux pas lui donner assez d'argent. Et puis, comme je sais qu'on vous a spolié, j'ai un peu peur que la police vienne à la maison. Dites Monsieur Jul, si je vous ramène toutes vos affaires, vous irez retirer votre plainte ? Vous savez, c'est pas un mauvais garçon. Il



est juste sur une autre planète, tout le temps dans ses livres ou son ordinateur, il ne sait pas ce que c'est que la vraie vie. Il est pas mauvais au fond.

Il fut décidé que le soir venu, Christophine et Jul iraient de concert trouver le chenapan, pour lui parler et le faire revenir à la raison.

C'était son dernier jour à Maurice. Ses bagages étaient prêts, beaucoup plus légers qu'à l'aller. Jul abandonnait tous ses livres. En fait, il les laissait à quelqu'un qui en aurait un bien meilleur usage que lui.

Durant ces trois mois sur cette île, il n'avait pas écrit une ligne utilisable. Le roman qu'il avait commencé avant le vol de l'ordinateur était lamentable et nul. Suite à ce vol, il avait rencontré le responsable du larcin, Hary, le fils de Christophine. Nulle réprimande n'était venue. Jul l'avait presque félicité pour ses choix : voler des livres pour les lire et un ordinateur pour écrire n'était pour lui pas un vol, mais une nécessité. Le jeune garçon était alors venu tous les jours à la maison, en même temps que sa mère. Jul et lui s'installaient sous la véranda.

Hary lui racontait sa fascination pour l'écrit, pas seulement pour les livres, mais aussi pour les supports informatiques divers. Depuis sa toute jeune adolescence, il s'amusait à créer des fichiers EPUB ou PDF, fichiers ressemblant à s'y tromper à des scans de manuscrits anciens. Il écrivait ainsi des histoires inventées de toutes pièces, parodiant ses écrivains préférés. Une telle passion pour la littérature étonnait au plus haut point. Ses capacités de lecture encore davantage. À dix-neuf ans à peine, il avait déjà lu tous les grands de la littérature française, et même certains auteurs étrangers parmi les plus célèbres. Et surtout, c'est son regard aiguisé qui fascinait le plus. Il était capable, à son jeune âge, de détecter très vite, dans un livre qu'il ouvrait la qualité, l'intérêt d'un style, l'originalité du propos et ceci avec une grande acuité. Il avait fallu à Jul de nombreuses années avant d'atteindre une telle maturité de jugement.

C'est surtout ses remarques sur les livres de Jul qui provoquèrent chez lui une grande admiration à l'égard de cet adolescent et un net bouleversement de ses valeurs. Il était capable de lui citer des phrases par cœur, des expressions employées à propos d'un de ses personnages, expressions qui pour lui ne faisaient pas suffisamment sens pour s'intégrer à la structure romanesque. Hary était capable de citer tel moment de l'intrigue du troisième roman de Jul, pour lui prouver que ce passage était bancal et donc que cette péripétie était inutile à la dynamique du récit. Il fut même très dur concernant ses



derniers romans. Il n'y voyait plus l'intérêt majeur qu'il avait trouvé au premier qui était toujours et de loin son préféré : *Le Jeu de la Sédition*.

Un taxi s'arrêta devant la maison. L'unique valise de Jul fut transférée de l'entrée de la maison vers le coffre du break par le chauffeur. Christophine le regardait presque émue de son départ. Il lui avait laissé une enveloppe conséquente sur le buffet de la cuisine.

– Merci, merci pour tout. Je vous dois tant, dit-elle d'un regard brillant.

– Mais non, non... C'est moi.

Il monta dans le taxi. Il ouvrit sa vitre et lui fit signe de la main.

– Prenez soin de votre fils, lui dit-il alors que la voiture démarrait.

Soudain, Christophine perdit son sourire au profit d'un rictus d'effarement qui tourna à la souffrance. Jul ne put quitter son regard tant il en était perturbé et la silhouette de Christophine se rétrécit jusqu'à disparaître au centre du pare-brise arrière.

Le chauffeur de taxi lui lançait des regards noirs que Jul perçut dans le rétroviseur.

– Vous ne l'avez pas épargnée. Vous ne savez pas ?

– Je ne comprends pas. Que voulez-vous dire ? Vous la connaissez ?

– Christophine ? Qui ne la connaît pas sur l'île. Elle a élevé toute seule un fils très intelligent, très brillant à l'école. Il a eu son bac à seize ans. Il passait son temps à la bibliothèque de Port Louis à lire tout ce qui lui tombait sous la main. Il écrivait beaucoup aussi et bien. Et puis, le lendemain de ses dix-huit ans, il y a un an et demi, il est mort. Un caillot au cerveau, rien à faire. Vous ne saviez pas, j'imagine. Et depuis, elle perd un peu la tête...

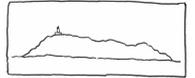
C'est Marie qui me réveille en ce matin de début janvier. Elle m'avait trouvé sur le canapé du salon, la tête posée sur le clavier de mon ordinateur. Elle rit en voyant la marque des touches sur ma joue droite. Elle rentrait de son voyage au Japon.

– Tu n'as préparé tes affaires ? me dit-elle en m'embrassant et en jetant un regard circulaire sur le coin du séjour, près de l'entrée, habituellement occupé par un amoncellement de malles et de valises, le jour de mon départ. Tu vas rater ton avion ? Tu veux que je t'accompagne à Roissy, ce soir ?

– J'ai l'impression que je dors depuis une éternité. Non, je ne vais pas partir. Pas besoin. J'en ai assez de raconter la vie de gens qui n'existent pas. Je reste à Paris.

Elle reste perplexe un instant, considérant avec un sourire amusé ma joue scrablée.

– Comme tu veux.



– Oui, c’est ce que je veux, dis-je décidé.

Après deux coups de fil nécessaires à annuler mon vol et ma location de villa, je mets mon ordinateur dans mon sac à dos et descends au café du coin. Il pleut. Je prends ma place préférée dans le troquet : à l’angle formé par la vitrine et la banquette, pour avoir cette sensation rassurante d’être isolé du monde, du froid et de la pluie battante sans rien manquer du spectacle transparent de l’extérieur. Ô douce perception paradoxale d’être protégé des vicissitudes de la vie mais de pouvoir les contempler depuis la loge du roi.

Dans le bruit des conversations de comptoir, les souffles de vapeur de la buse à eau chaude du percolateur, les chuintements des pneus trempant dans le caniveau, le claquement régulier des talons sur le trottoir mouillé, le tapement saccadé du loquet métallique de la porte empruntée par les nombreux consommateurs de café, d’alcool, de cigarettes ou de jeux de grattage, je commence mon nouveau roman :

### *Chapitre 1*

*J’ai toujours pris la vie comme elle venait, ne m’inquiétant de rien, ne planifiant rien, laissant faire les choses. J’étais presque conscient d’avoir colmaté quelques brèches, quelques failles de mon existence par une volonté instinctive de ne pas m’approcher trop près de certains précipices psychiques potentiellement dangereux. Mais l’événement d’aujourd’hui allait me forcer à affronter mes démons. Je...*